Publication de la 

société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois.	1 fr. 25
Six mois.	2 50
Un an.	5 »

Pour la province et l'étranger :

Trois mois.	2 fr. 50 c.
Six mois.	5
Un an.	10

On s'abonne à la librairie de BLOSSE, passage du Commerce, 7, à Paris.

LA POLOGNE s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, CYPRIEN ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

3e Année. — Numéro 3. — 20 Janvier 1850.

Les subsides français aux réfugiés de Pologne.

De nouvelles mesures viennent d'être prises en France contre les réfugiés polonais, dont plusieurs centaines se voient en ce moment enlever le maigre subside qui était leur unique moyen de soutenir une existence remplie pour eux d'amertume et de privations de tous les genres. Les réfugiés s'étaient résignés courageusement aux horreurs de leur position, croyant accomplir par là un pieux devoir envers leur patrie et envers la France. Nous aimions la France pour son hospitalité et sa munificence envers les proscrits du tsar. Nous oubliions que par une législation exceptionnelle dont elle n'a pas pesé les résultats, elle place ces nobles martyrs dans la catégorie des repris de justice. Mais aujourd'hui voudrait-on nous faire changer d'opinion?

Les Polonais avouent eux-mêmes que la France doit introduire dans ses dépenses des économies sévères. Pourtant nous le demandons, en retranchant 300,000 francs aux réfugiés de la Vistule, relèvera t-on les finances françaises? Nous le demandons! est-il profitable, est-il juste de condamner, par exemple, un général polonais, ancien officier de l'empire, décoré par l'immortel empereur, et père d'une famille nombreuse, à toutes les angoisses que l'on ne connaît que quand on les éprouve! Est-ce de cette manière que la France récompense ceux qui l'ont tant aimée, qui lui gardèrent amour et fidélité pendant que tous l'abandonnaient et l'insultaient? Avant de se décider à ces réductions cruelles sur les fonds alloués aux émigrés polonais, a-t-on songé aux désastreuses conséquences politiques qui en émaneront pour la France elle-même? La France ne peut recueillir de cette mesure qu'une plus grande déconsidération à l'étranger. Ceux qui l'aiment encore s'en affligeront, et ceux qui la détestent et la méprisent, s'en réjouiront. Ce sera pour nous tous une humiliation, et pour la Russie un triomphe de plus.

Même en écartant les considérations politiques et morales, en réduisant tout à la question purement financière, nous rappelons à la France qu'elle est restée débitrice envers la Pologne de 60,000,000 de francs; qu'en payant ces subsides, elle ne fait que se libérer commodément d'une dette, tout en se donnant les apparences de la générosité envers les seuls alliés inébranlables qu'elle a eu et qu'elle a encore jusqu'à ce moment. Mais il paraît que l'on se propose de les dégoûter, de les repousser, et de changer leur affection en haine.

Les amitiés les plus longues et les plus éprouvées se rompent : nous l'admettons. Mais ce que les Polonais ont quelque droit à demander, et ce que la France se doit à elle-même, c'est que cette rupture soit ouverte et franche. Que l'on veuille s'expliquer nettement, pour que les Polonais se mettent en mesure de réclamer auprès du tsar l'amnistie tant de fois offerte, et qu'ils se résignent enfin à accepter de leur ennemi la faveur d'aller déposer leurs ossements dans les tombeaux de leurs pères. Ils se contenteront de déposer dans l'histoire, comme souvenir ineffaçable, la manière dont la France de 1850 se ferma aux proscrits polonais.

Quelle inconstance prodigieuse dans la politique des partis! Quel défi porté à la conscience humaine et à la justice divine! De 1831 à 1848 on soutient le principe conservateur de la nationalité polonaise. En 1848, on proclame la reconstitution nécessaire d'une Pologne libre et indépendante; et en 1850, on dit aux Polonais : Partez, si vous ne voulez mourir de faim ici! ou bien déshonorez-vous en devenant traîtres envers votre pays! Espère-t-on échapper au châti-

ment providentiel en violant les engagements les plus saints? Erreur, le châtiment déjà s'accomplit sous nos yeux. La diplomatie moscovite proclame partout en ce moment la déchéance de la France.

On s'effraye des progrès du panslavisme; mais qui prépare le chemin à cette révolution immense? Qui élargit cet abîme où s'engloutiront les idées morales et religieuses de l'Occident? Ce n'est pas, certes, la sagesse et la force de la Russie qui motivent ses triomphes. La Russie ne sait faire qu'une seule chose: c'est de se mettre incessamment à la place des puissances déchues, en héritant des abus qui les ont fait décheoir, sans essayer d'en réformer aucun. Etranger à toute pensée de rénovation sociale, le tsarisme ne sait que profiter de l'anarchie européenne. Mais veut-on enfin donner au tsarisme une raison d'être et un irrésistible mouvement d'expansion, qu'on achève d'écraser les Polonais et avec eux l'idée d'une Slavie indépendante.

Plus est terrible l'épreuve que l'on prépare aux réfugiés, plus nous les engageons à s'abstenir de toute manifestation irritante. Que leur malheur reste grand, noble et pur! Nous conservons, en dépit de tout ce qui se passe, l'espoir inébranlable que la conscience française, troublée et égarée un moment, reviendra à elle-même, et qu'alors on tiendra compte aux Polonais de leur modération et de leur fermeté à vivre et à mourir dans le système politique dont ils sont depuis dix-neuf ans les héros et les martyrs. E...

Les pieux désirs du parti fédéraliste autrichien

MANIFESTE DE PALACKY AUX AUSTRO-SLAVES.

Le public allemand et ceux des Slaves qui s'imaginent encore qu'on peut rester Autrichien, sans cesser d'être Slave, font depuis quelques jours grand bruit d'un manifeste, publié par Palacky dans le *Narodni Noviny* de Prague, au nom du parti *fédéraliste* contre les *centralistes* de Vienne. On a raison d'attacher une grande valeur à ce manifeste bohême; car, quoique encore bien arriéré, il est évidemment un progrès sur ceux qui l'ont précédé. Nous en citons les passages principaux.

« Ce qu'a été le sentiment religieux pour les Tchekhs du seizième et du dix-septième siècle, le sentiment national l'est pour ceux d'aujourd'hui. Quoiqu'on fasse pour le comprimer, ce sentiment ne s'arrêtera plus avant d'avoir obtenu satisfaction... Le principe de *l'égalisation des droits* (Gleichberechtigung) achevera son triomphe dans toutes les sphères de la vie sociale... Il y a deux siècles les peuples de l'Europe entière soutinrent une lutte longue et cruelle pour obtenir la reconnaissance de cette *Gleichberechtigung* entre les diverses confessions rivales. L'idée de nationalité ramènera-t-elle de nos jours les longs et affreux massacres provoqués autrefois par l'idée de religion? Nous en avons vu, il est vrai, le triste début en 1848; mais nous voulons espérer que la tragédie s'arrêtera là; à condition toutefois que la *Gleichberechtigung* entre les peuples devienne enfin une vérité. Pour cela il faut qu'il n'y ait plus en Autriche de privilège d'aucun genre accordé à un peuple sur ses rivaux. Toute subordination non motivée par l'indispensable besoin de conserver l'unité de l'état, n'est rien autre chose qu'une négation du droit ou une formelle injustice. Or l'hegémonie du Germain sur le Slave est tout à fait en dehors des nécessités d'état. La centralisation en Autriche n'est qu'un absurde contresens; c'est le despotisme, c'est la guerre....

« Je ne demande point pourquoi on a introduit une administration allemande par toute la Hongrie, ni pourquoi en Bohême depuis quelques mois il a été interdit à toutes les autorités locales de correspondre entre elles en langue tcheque. De pareils excès de pouvoir sont nuls de fait; car ils dépassent les bornes mêmes que le ministère s'est posées dans ses plans de centralisation. Je me restreins à cette simple question: un parlement unitaire autrichien est-il possible? Peut-il en se centralisant éviter de devenir autre chose qu'une nouvelle tour de Babel? Comme les ministères, leurs chancelleries et l'administration centrale toute entière, ce parlement s'exprimera nécessairement en langue allemande. Ainsi toutes les autres langues de l'empire se trouveront exclues des hautes régions politiques. Il suffirait de ce seul fait pour convaincre de flagrant mensonge les belles phrases de nos homme d'état sur la *complète égalisation des droits* (gleichberechtigung) entre toutes les nationalités. Le contrecoup de cette inique spoliation irait, en dehors même de l'Autriche, frapper de mort politique ceux de nos frères slaves qui font dépendre leur délivrance de notre émancipation....

« Une nationalité dépouillée de toute vie parlementaire est perdue sans aucun remède possible. C'est dans cette situation critique que se trouvent les Tchekho-Slaves, les Iugo-Slaves, les Maghyars et les Roumains. Ces peuples ne pourront jamais entrer dans les plans de centralisation du cabinet; car ils signeraient par là leur arrêt de mort; ils se suicideraient eux-mêmes... Le préservatif contre ce danger est de laisser à chaque peuple autant de droits politiques qu'il peut en conserver sans menacer l'unité de l'empire.... Pour cela il suffit de laisser aux mains du pouvoir central les portefeuilles de la guerre, des finances, des affaires étrangères, de la marine et du commerce. Le reste doit être abandonné aux diètes spéciales de chaque nationalité. Nous ne dissimulons pas que nous voudrions voir les ministères viennois de l'intérieur, de la justice et de l'instruction publique ou totalement abolis, ou du moins notablement restreints, et complétés par des ministères nationaux, de telle sorte que chaque groupe d'*états* ou *kronlænder*, constituant une nationalité, eût toute son administration conduite en langue indigène, et à sa tête un ministre, indigène aussi lui, qui en restant uni à ses collègues de Vienne, et subordonné au cabinet, serait obligé à résider dans la capitale de la nation dont il serait le mandataire.

« Le nombre de ces ministres nationaux dans l'empire devrait s'élever au moins à sept, qui seraient: un Alle-

mand, un Tchekho-Slave, un Polako-Ruthénien, un Maghyar, un Roumain, un Iugo-Slave et un Italien. Auprès d'eux il faudrait autant de diètes et de cours de cassation. Si l'on voulait même en créer un plus grand nombre, nous n'y serions pas trop contraires. Mais pour donner à toutes ces représentations nationales une existence réelle, il est indispensable qu'une partie des impôts, l'impôt direct, soit perçu dans chaque Kronland au nom de l'administration locale, et reste entre ses mains. Ainsi seulement l'œuvre de la *gleichberechtigung* cessera d'être un mensonge, une duperie gouvernementale. »

Nous ne chercherons point à relever les côtés faibles de ce manifeste. Trop heureux de voir les Bohêmes sortir enfin de l'ornière des deux dernières années, nous nous bornons, pour aujourd'hui, à enregistrer leurs plaintes, et la diminution de leur dévouement si mal récompensé envers l'Autriche. Nous sommes sûrs de les voir bientôt arriver au but où nous les attendons depuis si longtemps.

VARIÉTÉ.

Etat de l'Europe à l'entrée de 1850.

Nous lisons ce qui suit dans la *Voix du Peuple* du 10 janvier dernier :

« L'an 1850 est né à peine, et déjà nous pouvons lui donner son nom.. .. il s'appellera *la Dissolution*.....

« L'absolutisme a épuisé ses dernières ressources en bourreaux et en mitraille. Encore quelques moments, et pour la dernière corde, il se verra forcé de dépenser son dernier écu.....

« Le monopole traîne après lui la banqueroute. Le travailleur arrache la dernière loque du masque des Tartufes de la philanthropie.

« Le nœud de la question révolutionnaire est en Autriche. Les Habsbourg une fois renversés, le monde ancien se détraque de lui-même ; le feu est mis aux poudres, et nulle force ne saurait arrêter l'explosion.

« Veut-on savoir pour combien de temps encore en a l'ancien système ? Qu'on applique la main sur la poitrine de l'empire, qu'on compte les battements de son cœur !

« En Italie, ivre d'arbitraire, l'Autriche ne sait plus à quels moyens avoir recours pour maintenir sa domination. Elle sent le peuple frémir, elle s'attend à ce que la force de compression, d'un moment à l'autre, lui fasse défaut ; et, dit-on, elle médite déjà la vente d'une partie de ses possessions lombardes au Piémont, et d'une autre portion à la Russie, qui, elle aussi, cherche un placement pour son rejeton de la famille Bonaparte.

« En Allemagne, l'Autriche se trouve abandonnée par ses sujets germaniques du Tyrol et de l'archi-duché, qui tremblent à l'idée de se voir étouffés par les races étrangères prédominantes dans l'empire. En Hongrie, à force de promener le glaive de son extermination, elle aperçoit à chacun de ses pas surgir la révolte. Les bandes de partisans s'organisent ; la discipline s'ébranle dans ses propres troupes. En Slavie méridionale, le sang coule, l'insurrection a ouvertement déployé son drapeau. Les Serbes repoussent le voïevode Mayerhoffer, nommé par la cour...... Les indolens Tchèques eux-mêmes, par l'organe du doctrinaire Palacky, demandent une décentralisation de l'empire. La décentralisation, pour l'Autriche, c'est la mort. Nous ne parlons point de la Galicie, celle-ci répondra avec enthousiasme au premier cri de guerre : elle n'a pas oublié les massacres de 1846 et les bombardements de 1848. Telles sont les bases sur lesquelles tient encore l'Autriche, bases, on le voit, qui n'attendent que le premier souffle révolutionnaire pour s'écrouler.

Or, qu'arrivera-t-il le jour où l'heure fatale retentira dans le palais des Habsbourg?.....

Les Hongrois seront-ils capables de former un état indépendant, sans s'exposer aux attaques de la Russie ? Les Slaves consentiront-ils à rouler leur front dans la poussière devant le knout de Nicolas ? Les Polonais courront-ils aux armes sans vouloir délivrer en même temps leurs frères de la Prusse et de la Russie ? La question est trop claire pour mériter une réponse. Nous ne préjugeons point le résultat définitif de la catastrophe qui pèse sur l'Europe. Nous en constatons seulement la première phase : LA DISSOLUTION.

NOUVELLES.

RUSSIE ET TURQUIE.

Les journaux officiels de Pétersbourg se décident enfin à parler de la grande conspiration qui faillit, il y a six mois, renverser l'autocratie russe, et dont les 19 principaux moteurs viennent d'être condamnés à mort. Mais, suivant l'usage de la justice moscovite de ne tuer que lentement ses victimes, la peine de mort vient d'être commuée en celle des travaux forcés dans les mines.

— M. de Titof vient de renouer enfin, à Constantinople, ses relations diplomatiques avec le divan. En conséquence, sir Canning vient d'écrire à Londres qu'on pouvait, sans inconvénient, rappeler l'escadre anglaise. De son côté, le journal officiel de l'Elysée, le *Napoléon*, annonce que la flotte française a dû quitter Ourlac vers le 7 janvier, pour rentrer à Toulon. Ce double rappel prouve la fatale indifférence de l'Occident pour l'occupation indéfinie de la Moldo-Valachie par l'armée russe. Or, cette occupation mène directement à celle des Balkans.

— Il semble que la Russie veuille léguer, pour le moment, sa tâche d'agitation sur le Bosphore à l'Autriche. Car l'internonce refuse encore d'accéder à l'arrangement conclu. Il objecte comme grief la prétention de la Porte de faire cesser l'internement des réfugiés hongrois, aussitôt que la Hongrie sera redevenue complètement tranquille.

— La grande difficulté pour la Turquie est toujours la question de l'émancipation nationale de ses sujets slaves. Cette émancipation devient chaque jour plus urgente : sans quoi la propagande russe achèvera de soulever tous les anciens raïas contre leur suzerain. Les musulmans slaves eux-mêmes, en Bosnie, Macédoine et Bulgarie, ne veulent plus obéir à la race Osmanli, et ne négligent aucun sacrifice pour amener les chrétiens de leurs provinces respectives à faire avec eux cause commune. Dans la Croatie turque, l'ancienne insurrection,

restée victorieuse à l'entrée de l'hiver actuel, réorganise ses cadres, et sollicite l'alliance des Serbes du Montenegro et du Danube. La Porte, dit-on, aurait l'intention d'envoyer contre eux, en qualité de visir de l'Hertsegovine, le général Bem.

— On craint en effet beaucoup de voir les réfugiés maghyars et polonais prendre avec chaleur le parti des Osmanlis contre les Slaves de l'empire : ce qui ramènerait les mêmes catastrophes qu'en Hongrie, c'est-à-dire une guerre civile acharnée, dont le terme ne pourrait être qu'un premier démembrement au profit de la Russie et de l'Autriche.

— La Turquie est menacée, du côté de la mer, de dangers non moins grands que sur le Danube. Séduits par l'idée de restituer enfin à leur état ses frontières naturelles sur le continent et dans les îles, les patriotes hellènes se laissent gagner par les cajoleries moscovites, tandis que, de son côté, le clergé animé par l'espérance de retourner bientôt chanter la messe grecque à Sainte-Sophie, sème les roubles russes parmi les raïas de la Turquie, pour réorganiser, chez eux, les anciennes *Etairies philorthodoxes*.

— Malgré tout l'intérêt qu'avait la Porte à s'attacher et à garder sur son sol, les débris de l'insurrection hongroise, il n'est que trop vrai que la plupart d'entre ces proscrits, en proie à un affreux dénuement, ont dû accepter l'amnistie autrichienne. Plus de 3,000 honveds sont rentrés sous escorte serbe, par Kladochnitsa et Orchova, en Hongrie. Le nombre des réfugiés qui restent encore en Turquie, ne s'élève pas à 2,000 hommes.

— Pendant que l'Occident rappelle ses flottes et se remet à croire plus fort que jamais au maintien de la tranquillité, les nouvelles du Nord indiquent une concentration de plus en plus inquiétante des forces russes du côté de la Turquie. On a déjà massé à la frontière du Pruth 150,000 soldats, sans compter les 40,000 hommes d'avant-garde, déjà lancés en Valachie, d'où on refuse de les retirer, et qui préparent à Galats, Braila et autres lieux, des têtes de pont pour franchir le Danube au premier signe. L'état-major de cette armée, qui passe l'hiver à Varsovie, compte plus de vingt-cinq généraux, dont Paskievitch est l'âme et le centre.

AUTRICHE.

Réduite à n'avoir plus que du papier-monnaie, dont on compte déjà dans l'empire huit espèces différentes, l'Autriche cherche à conclure un nouvel emprunt ; mais aucun coffre-fort ne s'ouvre pour elle. Les maisons belges et hollandaises sollicitées ont répondu, par l'intermédiaire de l'embassadeur de Belgique, M. O Sullivan, qu'elles ne peuvent rien prêter que sous la garantie du parlement autrichien. On penserait donc sérieusement à convoquer de nouveau une diète générale. Mais une fois réunie, cette diète oubliera-t-elle que celle de Kremsier, convoquée uniquement dans un but financier, se vit dissoute immédiatement après qu'elle eut voté l'emprunt des 70 millions de florins? Eclairée par l'expérience, la nouvelle assemblée ne réclamera-t-elle pas le redressement de tous les griefs de ses mandataires, avant de consentir à aborder la question d'argent ?

— Le cabinet impérial est très-occupé en ce moment à publier les statuts organiques de ses différents *kronlænder*. Ceux des pays slaves sont d'une telle nature, qu'ils excitent des récriminations universelles.

— La misère, qui règne en Slovakie, est sans bornes ; les provisions d'hiver ont été totalement absorbées par les continuels passages de troupes russes, autrichiennes et maghyares. Les bestiaux sont devenus impropres à tout travail. Des masses d'orphelins, dégenillés et presque nus, errent hâves et sans pain dans les villages.

— Le ministre de l'instruction publique d'Autriche remplit de professeurs allemands de la Bohême toutes les chaires des lycées et académies iugo-slaves. Ces messieurs, qui ne savent pas écrire correctement deux lignes dans la langue de Gundulitj et de Muchitski, mais qui ont la tête pleine des savantes théories de Hegel, d'Adelung et d'Ifland, contribuent puissamment à désorganiser par leurs systèmes prématurés la simple et ardente jeunesse d'Illyrie. C'est toujours, pense-t-on, autant de gagné pour le germanisme.

— Le manifeste de Palacky continue de mettre toute la presse allemande en rumeur. Mais par opposition à ceux de la Confédération, les journaux libéraux de Vienne ont profité de la circonstance pour se rapprocher des Slaves et pour les amener à faire avec eux cause commune contre un cabinet réactionnaire. Ils se montrent pleins d'admiration pour le caractère et le talent supérieur du publiciste bohême. Le *Lloyd* va jusqu'à s'écrier que les patriotes autrichiens céderaient volontiers tout un royaume pour compter dans leurs rangs un homme comme Palacky.

HONGRIE.

La cour d'Autriche avait convoqué, pour le nouvel an, tous les dignitaires de son empire. Mais on a remarqué qu'à cette fête aucun seigneur maghyar, pas même les chambellans de la Hongrie, n'ont paru.

— Comme preuve de l'indomptable patriotisme des Maghyars, le *Slavenski iug* raconte que le ban ayant grâcié et fait mettre en liberté à Brodi, 83 prisonniers de cette nation, que Haynau aurait sans doute condamnés à une longue et dure captivité, les 83 libérés sortirent dans la ville en criant : *jivio ban!* vive le ban! Mais ils ne purent, même en cette circonstance, s'empêcher d'ajouter au cri slave celui d'*Eljen Kossuth!* Heureusement il n'y avait point là de police autrichienne; et les Slaves qui les entendaient, feignirent de ne pas les comprendre.

— Les arrêts des cours martiales et les condamnations au *carcere duro* continuent toujours en Hongrie, comme en Galicie.

IUGO-SLAVIE.

L'Autriche devient chaque jour plus impopulaire chez les Slaves du midi. Dans la voïevodie elle est exécrée. A l'autre bout de la Iugo-Slavie, elle médite, assure-t-on une attaque avec des fusées à la Congrève contre les villages du Montenegro. Partout où se trouvent des Slaves libres, l'Autriche est avide d'intervenir. Aussi, Ielatchitj lui-même a-t-il cessé enfin de suivre aveuglément les ordres de la cour. Le ban, ou plutôt son parti, prétend arriver à tout prix à la reconstitution d'une nationalité Iugo-Slave, en réunissant toutes ses fractions éparses en un seul corps. Pour cela, il s'agit d'associer les Bosniaques et tous les Serbes de la Turquie, avec les Serbes d'Autriche, dans une action commune, dût la centralisation autrichienne y rencontrer sa ruine.

— Effrayés des progrès du iugo-slavisme, les journaux viennois accréditent contre lui les bruits les plus extravagants. C'est ainsi qu'ils nous montrent la *Granitsa* croate et serbe, comme étant à la veille d'une insurrection. Ils feignent d'oublier que cette malheureuse frontière retentit incessamment des gémissements de 30,000 veuves et de 100,000 orphelins, mourant de faim et de froid, qui attendent en vain le retour de leurs époux et de leurs pères, tombés aux bords de l'Adige ou de la Theiss. Un tel peuple ne saurait se révolter : mais dans son désespoir, il aidera à tout mouvement, d'où il pourra attendre un adoucissement à ses maux.

— Le nerf de l'action iugo-slave est passé en Turquie. Aussi, les Serbes de la Hongrie déserteront-ils par bandes au premier appel, pour s'en aller au-delà de la Save aider leurs frères de l'empire ottoman dans leur lutte nationale, quelqu'en soit d'ailleurs le but.

CYPRIEN ROBERT.

Montmartre. — Imp. PILLOY frères et Ce, boulevard Pigale, 48.